

Le directeur de musique de l'église Saint-Thomas lui fit entendre, le dimanche, à la messe, un motet composé par Bach, qui produisit sur Mozart une telle impression qu'il s'écria : *Grâce au ciel, voilà du nouveau et j'apprends donc ici quelque chose !* Au sortir de la messe, il demanda la partition. On ne put lui en donner que les parties séparées, qu'il disposa autour de lui sur des tables et des chaises ; puis il resta plusieurs heures en silence, étudiant et contemplant cette œuvre, qu'il disait *nouvelle* et dont la date remontait peut-être à une soixantaine d'années. Cette anecdote se répandit ; les paroles de Mozart attirèrent l'attention des artistes sérieux sur ces productions alors presque oubliées. Fasch, directeur de l'académie de Berlin, et Zelter, son successeur, rassemblèrent tout ce qu'ils purent recueillir de la musique religieuse de Bach, et firent exécuter quelques-unes de ses œuvres au milieu d'un indicible enthousiasme. Depuis ce temps, les artistes ont toujours recherché avidement la musique inédite de Bach, dont la réputation ne pouvait que grandir au fur et à mesure qu'elle se révélait aux connaisseurs et au public.

Après Zelter, Mendelssohn donna plusieurs auditions solennelles de la *Passion*, l'oratorio le plus complet de Bach, et de l'admirable messe en si mineur, œuvres dont le caractère se retrouve dans le *Paulus* et l'*Étude* de Mendelssohn. Après lui, Mosewius, directeur de musique et professeur à l'université de Breslau, donna un nouveau coup de fouet à la curiosité publique par sa brochure *Jean-Sébastien Bach dans ses cantates d'église et dans ses chants de chœur*. Enfin, en 1850, une société s'est formée pour une édition complète, imprimée avec soin, des œuvres de Bach, monument tardif élevé à la mémoire d'un des plus grands génies qui aient régné dans le monde musical.

Comme exécutant sur l'orgue et sur le clavecin, personne, ni dans les contemporains ni dans les successeurs de Bach (et nous pourrions dire aucun des virtuoses du temps présent), n'a surpassé ni même égalé Bach : la preuve en est que les organistes et pianistes les plus accomplis considèrent comme une étude pénible, et d'une exécution presque impossible, les badinages de Bach, qu'ils sont d'ailleurs obligés de jouer dans un mouvement beaucoup plus lent que le mouvement marqué. Les doigts de Jean-Sébastien étaient rompus à tous les artifices du doigtier. Ses pieds même, pour le jeu des pédales de l'orgue, avaient acquis une telle rapidité qu'il dessinait, avec les pédales, des traits devant lesquels auraient reculé des mains exercées. La connaissance approfondie des ressources de l'orgue lui faisait trouver des combinaisons exquises pour le mélange des registres, et, dès les premiers sons, il connaissait le fort et le faible de l'instrument qu'il maniait.

Comme compositeur, le talent de Bach est incommensurable. Toutes les nouveautés, toutes les hardiesses qui firent l'éclat de ses plus illustres successeurs, de Mozart même et de Beethoven, se rencontrent dans les compositions de Bach. Le génie de cet homme est presque effrayant d'immensité. L'accentuation du récitif dramatique, dont on fait honneur à Gluck, apparaît grandiose dans les cantates d'église de Jean-Sébastien et surtout dans l'oratorio de la *Passion d'après saint Matthieu*. Jamais ne fut porté à ce point l'art de faire mouvoir un si grand nombre de voix et d'instruments, et les effets d'orchestration ont une telle variété et une telle puissance, qu'on se demande par quel instinct, quasi divin, Bach, qui, séjournant dans de petites villes, avait peu d'occasions d'étudier les instruments, a pu connaître leurs ressources et devancer ainsi son siècle dans leur application.

L'élévation et le grandiose sont les caractères distinctifs du style de Bach. Une sorte de nimbe mélancolique circule autour de sa mélodie, parfois bizarre, mais toujours saisissante. L'idée musicale de ses chœurs exprime toujours la respectueuse adoration du peuple agenouillé devant les grandeurs célestes, ou le cri de triomphe des hommes glorifiant Dieu dans l'incomparable beauté de sa création. La foi pure, ardente et victorieuse jette son souffle et ses rayons sur toute cette musique, dont l'*Alleluia* d'Hændel peut seul donner une idée approximative. Ses motets et ses psaumes devaient figurer comme *musique classique* et *exigée* dans toutes les églises, car jamais les splendeurs de la religion ne furent et ne seront peut-être si dignement célébrées que dans les compositions de Bach. Quant à sa musique d'orgue et de clavecin, autant de pièces autant de chefs-d'œuvre.

Analysier les productions complètes de ce vaste génie serait une tâche au-dessus des forces humaines. L'Allemagne elle-même, si fière de son *grand Bach*, si portée à l'esprit d'analogie et si patiente dans les travaux de longue haleine, a dû reculer devant le nombre des productions connues, sans compter celles qui ne le sont pas encore. Le chiffre de ses *grandes cantates religieuses* atteint deux cent cinquante-trois. Sept messes de lui ont été exécutées. On compte environ vingt-cinq motets, cent quarante-neuf psaumes, cent cinquante chorals, deux cantates de musique vocale dite *mondaine*. Les pièces pour clavecin seul ou accompagné, et pour orgue, ne peuvent s'énumérer. Les compositions instrumentales comprennent dix-sept numéros, tant ouver-

tures et symphonies que duos, trios, caprices et concertos.

Quant à nous, Français, la tête de l'Europe pour ce qui concerne les lettres, les sciences et les arts ; nous, les rois du domaine de l'intelligence, voici comment nous avons su apprécier Jean-Sébastien Bach : jusqu'à ce jour, et à part deux ou trois érudits rangés parmi les savants fossiles, la majorité de nos artistes, même les plus recommandables, s'est bornée à l'étude, souvent infructueuse et incomplète, des *quarante-huit préludes et fugues* connues sous le nom de *clavier bien tempéré*. Et encore, a-t-il fallu, pour faire retentir le nom de Bach aux oreilles du public, que Charles Gounod tirât, d'un de ces mêmes préludes, la belle fantaisie qu'il a baptisée du titre d'*Ave Maria*.

Jean-Sébastien Bach s'était marié deux fois. De sa première femme, Marie-Barbe, il eut sept enfants, parmi lesquels deux fils, Guillaume-Friedman et Charles-Philippe-Emmanuel, se montrèrent dignes de lui. Sa seconde femme, dont le nom ne nous est point parvenu, lui donna treize enfants, au nombre desquels huit fils, dont le plus jeune, Jean-Chrétien, se fit un nom comme compositeur dramatique. Jean-Sébastien Bach eut donc vingt enfants, à savoir : onze fils et neuf filles ; tous ses fils cultivèrent l'art musical, mais trois seulement surent acquérir une célébrité méritée.

BACH (Guillaume-Friedman), fils aîné de Jean-Sébastien, né à Weimar en 1710, mort à Berlin en 1784, reçut, dès son bas âge, les leçons de son illustre père, puis de Gratin l'aîné, alors maître des concerts à Marsebourg. Quand, en 1723, Jean-Sébastien fut nommé directeur de musique à l'école Saint-Thomas de Leipzig, son fils l'y suivit, se fit inscrire aux cours de l'université et s'adonna à l'étude des mathématiques, science qui lui devint très-familière. En 1732, il fut nommé organiste de l'église Sainte-Sophie à Dresde ; mais il abandonna cette place, au bout de quelques années, pour revenir chez son père, qu'il accompagna dans plusieurs voyages. Nommé, vers 1747, directeur de musique à l'église Notre-Dame de Halle, il habita cette ville pendant vingt années, séjour qui l'a fait désigner souvent sous le nom de *Bach de Halle*. En 1767, il donna sa démission sans motif connu et s'en alla à Leipzig, puis à Brunswick, à Göttingue et enfin à Berlin, où il mourut dans la misère.

Une belle organisation musicale et de sérieuses études avaient fait de Guillaume-Friedman Bach le plus habile organiste et le plus savant musicien de l'Allemagne après Jean-Sébastien. Par malheur, il aimait l'improvisation et écrivait peu. La lecture des œuvres qu'il a publiées, toutes empreintes d'originalité et d'une science profonde, et son talent d'exécution, généralement apprécié, rendent pour nous inintelligible la fin malheureuse de Guillaume-Friedman, qui fut obligé, dans les derniers temps de son existence, de recourir à la bourse de ses amis. Cette misère et cet isolement doivent être attribués à son humeur atrabilaire. Il s'irritait de l'impopularité de sa musique, appréciée seulement par un petit groupe de connaisseurs, et ne voulait faire aucune démarche pour se faire connaître et tirer parti de son talent. Ce n'est que depuis sa mort que ses œuvres, estimées à leur juste valeur, ont été avidement recherchées.

On a publié de lui treize sonates pour clavecin, trois sonates avec accompagnement de violon, douze polonaises, deux suites de pièces d'orgue, et un concerto pour orgue à deux claviers et pédale. En outre, il a laissé en manuscrit des pièces, fantaisies, sonates, fugues et concertos pour clavecin et orgue, un *Avent* à quatre voix, une messe complète pour la Pentecôte avec orchestre et orgue, une symphonie concertante, un trio, trois cantates, des airs d'église avec orgue et cor ; enfin, quinze compositions à quatre voix, orgues et instruments pour les fêtes principales de l'Eglise.

BACH (Ch.-Philippe-Emmanuel), deuxième fils de Jean-Sébastien, né à Weimar en 1714, mort à Hambourg en 1788, est connu sous le nom de *Bach de Berlin*, parce qu'il séjourna dans cette ville pendant vingt-neuf ans. Il fit ses premières études musicales à l'école de Saint-Thomas, à Leipzig ; puis, son père le prit sous sa direction et lui enseigna pendant plusieurs années le clavecin et la composition. Pendant ces travaux, Charles-Philippe-Emmanuel commençait à Leipzig un cours de jurisprudence, qu'il alla achever à Francfort-sur-l'Oder, où il fonda une académie musicale. En 1738, il se rendit à Berlin pour y professer la musique, et entra en 1740 au service de Frédéric le Grand, dont il quitta la cour en 1767 pour aller à Hambourg exercer les fonctions de directeur de musique, emportant avec lui, comme récompense de ses services, le titre de maître de chapelle de la princesse Amélie de Prusse. Ce n'est pas sans difficultés que Bach put quitter les États de Frédéric II. Né hors de la Prusse, il croyait avoir la liberté d'aller où il lui plairait ; mais il s'était marié à Berlin, et sa femme et ses enfants, nés sujets prussiens, ne pouvaient quitter leur pays sans le consentement du roi, qui, à chaque demande d'expatriation formulée par Bach, répondait par une augmentation d'appointements. Enfin, il obtint, à force de prières, la permission de se rendre à Hambourg, et la liberté dont il jouit dans cette

ville lui fut si chère qu'il refusa de la quitter, quelque considérables que fussent les avantages et les appointements offerts par plusieurs princes d'Allemagne.

Quand Burney vit, en 1773, Ch.-Philippe-Emmanuel, il le trouva possédant une honorable aisance, mais ne jouissant pas de toute l'estime que méritait son talent. L'Allemagne, accoutumée au style savant, mais massif, de ses compositeurs ordinaires, traitait légèrement les gracieuses et vivaces nouveautés introduites par Ch.-Philippe-Emmanuel dans ses productions, goûtées seulement en France et en Angleterre. C'est pourtant la manière du fils de Bach qui, perfectionnée par Haydn et Mozart, s'est depuis imposée à l'admiration universelle. Créateur de la sonate moderne, Emmanuel Bach subit le sort commun à tous ceux qui tracent à part des routes nouvelles. Ses contemporains ne surent pas juger la valeur de ses œuvres, trop nouvelles pour eux et trop affranchies des règles étroites de l'école ; et ces mêmes œuvres ont vieilli rapidement, parce que ses successeurs, choisissant dans sa manière ce qui était le plus conforme à leur génie particulier, ont développé et perfectionné les nouveaux rudiments artistiques recélés dans ses compositions. Emmanuel protesta contre l'hostilité des amateurs et musiciens de son époque par ses *Sonates pour les connaisseurs*, raillerie inoffensive à l'adresse de ses détracteurs intéressés ; puis, quand la lourde critique allemande vint à lui reprocher sa légèreté de facture et d'idées, due, prétendait-on, à son ignorance des formes sévères de l'art, Emmanuel répliqua par deux sonates, publiées à Berlin en 1761, dont le style serré et les richesses scientifiques fermèrent la bouche à l'envie. La haute estime que professèrent Haydn, Mozart et Clementi pour la facture originale d'Emmanuel suffrait d'ailleurs pour anéantir toute espèce de contestation sur la valeur des œuvres de ce compositeur. Bach fut longtemps péniblement affecté de l'indifférence du public à son égard ; mais quand il vit Burney, son parti en était pris : « Depuis que j'ai cinquante ans, dit-il à cet écrivain, j'ai quitté toute ambition ; vivons en repos, car demain il faudra mourir ; et me voilà tout reconcilié avec ma position. »

Ch.-Philippe-Emmanuel, dépositaire des œuvres de famille dites *Archives des Bach*, possédait une superbe collection de musique ancienne, de livres, d'instruments et de portraits de musiciens, qui fut vendue en 1790. Les œuvres considérables de cet artiste ne sauraient être détaillées ici, à cause de leur variété. Le catalogue complet de ses compositions se trouve dans la *Biographie musicale universelle* de M. Fétis, à l'article *Charles-Philippe-Emmanuel BACH*.

BACH (Jean-Chrétien-Frédéric), un des fils de Jean-Sébastien, né à Leipzig en 1732, mort à Bukebourg en 1795, étudia d'abord la jurisprudence, puis se mit à étudier la musique sous la direction de son père. Charmé des talents de Jean-Chrétien, le comte de Schaumbourg lui offrit le titre de maître de chapelle, aux appointements de mille thalers. Le peu d'occupation que lui donnaient ses fonctions à la petite cour de Bukebourg lui permettait de se livrer à ses travaux musicaux de toute sorte ; et cette modeste position lui était si précieuse, qu'il ne quitta Bukebourg que pour faire un seul voyage de quelques mois à Londres, où il accompagna son frère Jean-Chrétien. De retour de Londres, il mourut à Bukebourg, laissant la réputation d'un parfait honnête homme et d'un artiste remarquable. Ses œuvres n'ont point la vigueur ni les grands cadres des compositions de ses frères Charles-Philippe-Emmanuel et Guillaume-Friedman ; mais on y distingue une belle harmonie et la science complète de la fugue. De ses ouvrages, qui sont en grand nombre et dont la bibliothèque de Berlin possède une partie en manuscrits, six seulement ont été publiés. La femme de Jean-Chrétien-Frédéric était cantatrice à la cour du comte de Schaumbourg.

BACH (Jean-Chrétien), onzième fils de Jean-Sébastien, né à Leipzig en 1735, mort à Londres en 1782, n'avait pas encore quinze ans quand il perdit son père, et se rendit à Berlin auprès de Charles-Philippe-Emmanuel, son frère, pour y achever ses études de clavecin et de composition. L'arrivée à Berlin de cantatrices italiennes lui causa un violent désir de visiter l'Italie. Il quitta donc Berlin en 1754 et se rendit à Milan, où il fut nommé organiste de la cathédrale, puis il alla, en 1759, à Londres, où il fut nommé, presque à son arrivée, musicien de la reine et maître de sa chapelle. En 1763, il fit représenter en Angleterre son opéra d'*Ortore*, dans lequel les clarinettes furent employées pour la première fois en Angleterre. Le succès qu'obtint Bach le détermina à se fixer à Londres, où il séjourna jusqu'à sa mort.

Chrétien Bach fut un des musiciens remarquables du XVIII^e siècle, bien qu'il n'eût ni la splendeur harmonique de son père, ni les idées variées de Charles-Philippe-Emmanuel. Le prestige qui s'attachait à la musique dramatique est tel, que son nom et ses œuvres ont été, pendant la dernière période de son siècle, beaucoup plus généralement connus que le nom et les productions de son père et de son frère. Ses airs de chant sont très-remarquables, plusieurs même ont joui d'une grande célébrité ; sa manière effleure celle des maîtres italiens

de l'époque, surtout l'école napolitaine ; il sait faire ressortir les qualités de la voix humaine, et l'accompagnement est élégant et souvent heureux. On lui doit une réforme importante dans le chant dramatique, la suppression de la réapparition du thème andante, que les maîtres italiens se croyaient obligés de ramener après la cabalette allegro.

Bach a écrit quinze opéras, six morceaux religieux, des motets et une cantate. Ses compositions instrumentales, au nombre de quatre-vingt-quinze, se distinguent plus par leur extrême simplicité que par le style.

Sa femme, BACH (Cécile), née GRASSI, fut engagée au théâtre italien de Londres depuis 1767 jusqu'à la mort de son mari. Elle était faible comme actrice, et dépourvue de beauté ; mais le timbre de sa voix était si pénétrant, ses accents si chauds et si expressifs, que ces qualités faisaient oublier ses défauts. Après la mort de Jean-Chrétien, elle retourna en Italie.

BACH (Jean-Nicolas), fils aîné de Jean-Christophe, né en 1669, mort en 1738, fut nommé en 1695 organiste à l'éna, où il établit une fabrique de clavecins. Vers la fin de sa vie, il prit sa retraite à Eisenach, sa ville natale. Il a composé des pièces pour orgue et clavecin, qui dénotent chez lui une grande habileté de composition.

BACH (Jean-Louis), fils de Jean-Michel, né en 1677, mort en 1730, fut maître de chapelle de la cour de Saxe-Meiningen. On possède de lui une messe funèbre à deux chœurs, avec orchestre, et une grande cantate d'église pour le vingt-cinquième dimanche après la Trinité, compositions dignes de sérieux éloges.

BACH (Jean-Ernest), fils de Jean-Bernard et petit-fils de Jean-Egide, né en 1722, mort vers 1781, étudia six ans la musique à l'école Saint-Thomas de Leipzig, et la jurisprudence à l'université de la même ville. Quand il revint à Eisenach, sa ville natale, il y exerça la profession d'avocat ; mais la musique fut toujours sa principale occupation, car il fut, en 1748, nommé organiste adjoint à l'église Saint-Georges d'Eisenach, et reçut plus tard le titre et les appointements de maître de chapelle. On n'a publié de lui qu'un *Recueil de Fables choisies mises en musique*. Ses autres compositions sont restées manuscrites.

BACH (Jean-Elie), petit-fils de Georges-Christophe, né en 1705, mort en 1755, exerça les fonctions de maître de musique et d'inspecteur du gymnase de Schweinfurt. Il a laissé quelques œuvres religieuses restées en manuscrit.

BACH (Jean-Michel), surnommé le Jeune, fut d'abord cantor à Tonna vers 1768 ; puis, entraîné par l'amour des voyages, il parcourut la Hollande, l'Angleterre et l'Amérique. De retour en Allemagne, il étudia quelque temps la jurisprudence à Göttingue, puis se fixa à Custrow dans le duché de Mecklembourg, où il exerça la profession d'avocat. Ses œuvres se composent de *Six concertos aisés pour le clavecin*, et d'un ouvrage didactique portant ce titre : *Instruction systématique pour apprendre la basse continue et la musique en général, avec des exemples pour ceux qui veulent enseigner et pour ceux qui veulent apprendre* (Cassel, 1780).

BACH (Guillaume), fils de Jean-Christophe-Frédéric et petit-fils de Jean-Sébastien, né en 1754, mort en 1846, étudia d'abord la musique à Londres, sous la direction de son oncle, Jean-Chrétien. De retour en Allemagne, il composa une cantate exécutée en 1789 à Minden, devant Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, qui lui conféra le titre de chamblier de la musique de la reine, et ensuite celui de musicien de la chambre, emplois qu'il remplit pendant près de quarante ans. On a publié, de ce compositeur, la cantate désignée ci-dessus, neuf sonates pour clavecin et violon, six sonates pour clavecin seul, et des chansons allemandes et françaises.

BACH (Oswald), professeur de chant dont l'origine est ignorée, est cité par Weber pour son ouvrage intitulé : *Leçons de chant pour mes élèves* (Salzbourg, 1790).

BACH (Jean-Georges), musicien à peu près inconnu, sous le nom duquel on trouve à Ofenbach, chez André, un sextuor pour piano, hautbois, violon, violoncelle et deux cors.

BACH (Jean-Christophe), dernier descendant de la famille des Bach, né en 1780, mort en 1846, cultivait la musique en amateur et passait pour bon organiste. Il a été publié de lui, à Erfurth, une fugue pour orgue.

BACH (Henri-Amand), docteur en médecine et en philosophie, compositeur et pianiste, né en 1791. Il commença son éducation musicale au gymnase d'Oberscherndorf, puis se rendit à Breslau pour y terminer ses études. En 1813, il partit pour Vienne, et passa deux ans à Berlin, où il acheva son cours de médecine. Comme compositeur et comme pianiste, il possédait un talent remarquable ; mais il s'est encore fait connaître plus avantageusement par son livre : *De musices effectum in homine sano et aegro* (Effet de la musique sur l'homme sain et sur le malade). On a de lui un thème avec sept variations pour le piano.

BACH (Auguste-Guillaume), organiste de l'église Sainte-Marie, à Berlin, né en 1796, mort en 1853, se livra à l'enseignement dans la ville de Berlin, après l'achèvement de ses